

l'Église par ex. pour Rufin ; situation ecclésiale du ministre pour Étienne de Tournai par ex.).

L'autre questionnement qui a permis d'affiner la réflexion entre conception objective et subjective du droit a eu pour enjeu le sacrement de l'ordre (chap. 5). Il s'agit cette fois d'analyser la position du ministre à l'égard de l'Église et des fidèles, ce qui implique de s'intéresser davantage aux intentions du ministre. La *Summa parisiensis*, qui sert en partie de substrat au propos, fait une distinction entre la possibilité de célébrer (*potestas*) et l'*executio*, droit de mise en œuvre de cette *potestas* à la condition qu'elle soit juste. Or, l'introduction de cette notion de justice permet à la réflexion de prendre en compte de plus en plus de situations. Ainsi, les sacrements célébrés par des hérétiques ou des simoniaques peuvent être valides (par ex. si l'hérétique est suspendu sans être dégradé) mais sans qu'ils ne soient licites car l'*executio potestatis* est injuste (l'acte par ex. n'est pas gratuit). La *Summa lipsiensis* (p. 286) raisonne dans un mouvement identique : dans les situations de dispenses en raison d'une *ordinatio irrita*, il est nécessaire de prendre en compte des circonstances extérieures afin d'apprécier la nature et l'objectif de la *potestas* du clerc, soit apprécier les conditions qui autorisent une juste réalisation.

Dans sa *Summa*, Huguccio tout en héritant des développements antérieurs, va poser un nouveau degré de distinction avec les notions d'*executio quoad ius* et d'*executio quoad actum exteriorem*. Par le sacrement de l'ordre, le ministre reçoit une *potestas* de Dieu dont il n'est pas propriétaire comme cela avait été souligné auparavant, notamment par la *Summa Gloniensis* (p. 286). Cette *potestas* confère une *executio quoad ius*. Or, ce lien entre *potestas/executio quoad ius*, conféré par le sacrement de l'ordre, constitue un droit personnel attaché au clerc : il y a donc ici l'existence d'un droit subjectif. Pour autant, l'*executio quoad actum exteriorem* vient nécessairement compléter ce droit subjectif en ce qu'il doit permettre sa réalisation. Or, cet exercice doit viser la réalisation de la justice et implique donc la prise en compte d'éléments objectifs pour en juger la valeur (p. 191 et p. 287).

Cette double dimension dans l'analyse des différents canonistes ouvre les perspectives d'appréciation des situations qui peuvent se poser à l'Église. En effet, soutenir une conception purement subjective peut fragiliser le ministre et son ministère : si le clerc ne peut célébrer, c'est parce qu'il ne dispose pas de cette faculté car il ne l'a pas reçue. Dès lors, on aboutit à une remise en cause du pouvoir sacerdotal. En intégrant des éléments d'appréciation objective, les canonistes ne remettent pas obligatoirement en question

le statut de clerc mais s'interrogent sur les conditions d'exercice de la *potestas* des clercs. Cette approche leur permet donc de restreindre l'exercice du pouvoir sacerdotal au regard des circonstances sans affecter le statut du clerc et de faire une distinction entre validité et licéité des sacrements. Ce travail conduit, pour reprendre T. Sol, à « la mise en œuvre d'une raison pratique ». La réflexion des décrétistes a donc pour but de répondre aux besoins de l'Église en fournissant davantage de distinctions juridiques pour vérifier la finalité juste des sacrements selon les circonstances de fait. Cependant, les décrétistes n'ont jamais conçu leur réflexion comme proprement subjective ou exclusivement objective. Il s'agit avant tout pour eux de répondre à des situations qui se présentent dans la vie de l'Église, ce qui les laisse très libres d'emprunter un vocabulaire subjectif sans refuser d'utiliser une conception objective.

Les chap. 6 et 7 permettent à l'a. de présenter les réflexions de la doctrine canonique à propos de l'ordination des moines, de l'ordination absolue par un évêque non approprié ainsi que le pouvoir de lier et de délier pour les prélats hérétiques. Ils sont l'occasion de voir l'application de ces critères subjectif/objectif à des situations particulières et fournissent d'utiles comparaisons.

L'ouvrage de T. Sol est un ouvrage très riche qui témoigne de la très grande maîtrise des sources canoniques de l'a. L'analyse y est fine, toujours très précise et l'a., au fil de son ouvrage, tisse des liens entre les différents décrétistes pour souligner la filiation évidente de leurs pensées sans en nier leur indépendance. Il arrive quelquefois que l'analyse théologique prenne le pas sur l'analyse juridique et, si elle est nécessaire, elle risque parfois d'égarer le lecteur. On pourra regretter sur la forme la présentation en chapitres, un peu trop autonomes, qui ne témoignent pas à sa juste valeur de la progression de la pensée de l'a. De même, l'organisation de la bibliographie n'est pas toujours très judicieuse et aurait mérité un autre traitement. Ces remarques sont évidemment mineures au regard de la qualité du travail de T. Sol qui constitue un bel apport à la réflexion philosophique du droit et de ses catégories.

LUC GUÉRAUD.

Patrizia STOPACCI, *Clavis Gerbertiana, Gerbertus Aureliacensis*, Florence, Sismel (Quaderni di CALMA, 3), 2016.

Voici la troisième livraison de la collection des *Quaderni di CALMA* qui, en marge du grand œuvre

du *Compendium Auctorum Latinorum Medii Aevi* cumulant aujourd'hui une trentaine de fascicules parus depuis 2000 et destinés à faire la recension alphabétique exhaustive des auteurs médiévaux et prime-humanistes, propose depuis 2011 des *claves* revenant et faisant le point sur l'état actuel de la tradition manuscrite et éditoriale d'un auteur particulièrement important (Érasme en 2011) ou d'un mouvement ou phénomène culturel remarquable (les auteurs camaldules en 2012). Cette collection, dont la direction cambridgiano-florentine est assurée comme celle du *Compendium* par les savants professeurs Michael Lapidge et Silvia Nocentini, s'affiche comme résolument européenne et ne s'interdit nullement à l'occasion, au motif de l'érudition humaniste, de transgresser les bornes chronologiques imparties au Moyen Âge. En son sein, Gerbert d'Aurillac, figure hors norme de l'intellectuel européen, encyclopédiste avant l'heure, bibliophile et écolâtre aux centres d'intérêt tous azimuts, de son Auvergne aux Espagnes et à l'Italie, en passant par les cours capétienne et ottonienne, qui devint le « pape de l'an Mil », Sylvestre II (999-1003), s'avérait un candidat désigné pour un *quaderno*. C'est à Patrizia Stoppacci qu'il est revenu de prendre en charge le volume de la collection dédiée à cette personnalité. L'a. d'abord médiéviste et philologue, spécialisée dans les manuscrits et bibliothèques médiévaux toscans, est aussi une latiniste chevronnée dont les travaux philologiques furent, entre autres, attachés aux œuvres de Cassiodore. Elle est enfin une des principales animatrices et contributrices du grand ouvrage du *Compendium* en cours.

Dans l'introduction générale (p. IX-XI), l'a. s'excuse de la structure complexe de son ouvrage. Elle justifie cette disposition « sur mesure », qui néanmoins respecte le principe de la collection de présentation et d'organisation thématique, en ventilant les répertoires de la tradition manuscrite de toutes les œuvres attribuées à Gerbert par nature : actes de conciles et décrets (p. 66-70), lettres et suppliques (p. 70-84), œuvres poétiques (p. 84-93), textes relatifs au *Quadrivium* (p. 93-108) puis au *Trivium* (p. 108-112). Dans chacune de ces sections, tous les *deperdita* connus sont indiqués et font l'objet d'une entrée. C'est là le cœur de l'outil, la *clavis* proprement dite (p. 57-147), qui offre en substance l'état le plus à jour et le plus complet de la tradition et des études « gerbertiennes ». Elle s'ouvre par une bibliographie générale (p. 57-65) dont la présentation est massive, compacte sans linéation, mais qui, malgré l'intérêt marqué de ce *quaderno* pour le *trivium*, ne néglige nullement la bibliographie abondante relative à l'histoire des sciences, à la musicologie ou la liturgie, ou encore

à la médecine. Dans celle-ci, le détail des articles de chacun des colloques et congrès thématiques est donné. La section dédiée aux conciles s'ouvre avec celui de Saint-Basle de Verzy, qui signe avec la déposition d'Arnoult l'éviction définitive des Carolingiens de la couronne franque occidentale, puis se prolonge par les six conciles de son pontificat. Les 42 promulgations de Gerbert devenu Sylvestre II sont présentées par le détail de leurs *data*, incipit et explicit, et fournis dans l'ordre d'édition des *Papsturkunden* de Harold Zimmermann.

Sa correspondance, qui se porte à 220 lettres, est traitée d'un bloc, sous une seule entrée (p. 70-81). Elle mentionne les traductions recensées, suivant l'ordre numérique repris des éditions de Julien Havet puis de Pierre Riché et Jean-Pierre Callu. L'excommunication adressée à Theodebald, évêque d'Amiens (avec erreur de *locus* pour le renvoi à l'édition Havet, p. 234-238), omise dans ces éditions de référence, ainsi que celle à Wilderod évêque de Strasbourg, à propos de la destitution d'Arnoult, dont la tradition manuscrite (Leiden, Bibliothek der Rijkuniversiteit, Voss. Lat., 4° 54, f° 41-52) est complètement dépendante de celle des actes du concile de Saint-Basle (*ibid.*, f° 1-40, f° 107-112) font toutefois chacune l'objet d'une entrée spécifique.

Enfin trois appendices clôturent le corps de cette *clavis*. La première, la plus importante et témoignant en cela de l'envergure de Gerbert, est une section dédiée aux *spuria*, aux œuvres apocryphes du savant dont l'attribution ancienne ou récente est considérée aujourd'hui, de l'avis des spécialistes, appartenir à un autre auteur (p. 113-142). Traités selon une organisation thématique simplifiée (œuvres dogmatiques, œuvres hagiographiques, liturgiques, poétiques et enfin *quadrivium*) ces *spuria* font aussi l'objet d'une présentation exhaustive de la tradition de chacun de leurs textes et entre crochets d'une mise en perspective et discussion en latin de leur attribution ancienne ou plus récente à la fin de chaque entrée distribuée par l'auteur. Le second appendice est consacré aux manuscrits portant des autographes de la main du savant médiéval, sous forme de *marginalia*, apostilles et autres essais de schémas (p. 142-146). Le troisième consiste enfin en un tableau de la tradition de l'épithaphe de Saint-Jean du Latran du souverain pontife Sylvestre II (p. 147). L'ensemble est suivi d'une nouvelle proposition d'édition critique du *De rationale et ratione uti* (p. 173-194), l'un des deux ouvrages de *Trivium* connu rapporté à Gerbert, l'autre le *De Rethorica*, étant perdu. Enfin le volume se clôt sur un éventail très complet d'*indices* et instruments : index des titres des œuvres évoquées, des incipit puis

des explicit des textes de Gerbert, le catalogue des lettres, le répertoire des manuscrits par localisation des fonds, et enfin le répertoire alphabétique des auteurs antiques, des personnes et des lieux mentionnés.

Cette livraison, ne se contentant pas d'une stricte *clavis*, s'adosse préliminairement sur une dense étude de la place du *trivium* dans l'œuvre de Gerbert (« *Gerberto d'Aurillac e le arti del trivio : alla ricerca del curriculum perduto* », p. 3-54). Comme le souligne à juste titre le professeur Agostino Paravicini Bagliani en préface de l'ouvrage, le principal résultat de cette mise à plat de la tradition manuscrite de l'œuvre de Gerbert est probablement de mieux contribuer à mettre en lumière un itinéraire intellectuel qui se caractérise étonnamment par un intérêt croissant pour le *trivium*. Ce retour aux disciplines traditionnelles de l'humanisme antique fut probablement dicté par des considérations propédeutiques et semble se détecter dès l'ouverture des enseignements rémois du savant. Dès lors, le traitement de la question de ses autographes nous permet de pister à travers les rayonnages des bibliothèques rémoises ou de Bobbio, de celle de la Rome pontificale et des résidences impériales, la fréquentation des classiques du *trivium*. Au passage se confirmerait d'ailleurs l'hypothèse de reconstitution de l'autre traité *deperditum* attribué à Gerbert de *trivium*, le *De Rhetorica*, déjà suggéré à la suite et à travers les résultats des travaux de Marina Passalacqua, Justin Lake ou Pasquale Afré et s'appuyant sur le passage d'une lettre du savant à l'écolâtre Bernard d'Aurillac évoquant *quandam figuram edidi artis rethoricae*, qui aurait donc eu possiblement l'aspect d'un recueil graphique illustré par les planches de schéma (p. 34-36, voir aussi l'autre exemple du schéma autographe de la « *divisio philosophiae, arbor Porphyriana* » de Bruxelles, Bibliothèque Royale « Albert I<sup>er</sup> » 10054-56, f<sup>o</sup> 1r<sup>o</sup>, traité ici p. 45-46 et p. 145-146 et étudié précédemment par P. Afré). Enfin, la médiéviste, par retour sur les productions épistolaires de Gerbert, pointe les incidences patentes de cette redécouverte du *trivium* dans la forme même et le modèle de formulaires de ses lettres (p. 36-37).

La *clavis* se dote aussi d'une nouvelle édition du traité de dialectique du savant médiéval, le *De rationali et ratione uti*. Ce texte, probablement rédigé dans la capitale ottonienne de Magdebourg v. 997 est une discussion de l'adage *rationale ratione utitur* tiré de l'*Isagogé* de Porphyre où Gerbert expose savamment qu'il aurait mieux fallu préciser *quoddam rationale ratione utitur*. Sa réalisation, comme nous le précise son épître dédicatoire, prolongeait et ordonnait la *disputatio* de Gerbert avec Otricus, écolâtre de

Magdebourg, s'étant déroulée à l'occasion d'un séjour ravennate et de sa récente arrivée à la cour du jeune Otton III cette année-là. À propos de la prolixité de ce petit traité, notamment de la première partie de la démonstration, privilégiant autant l'étalage des possibles et des autorités que la brièveté de la démonstration, Dominique Poirel disait avec justesse, pour mieux en contextualiser la rédaction : « [à propos de *Gerbert vis-à-vis d'Otton III*] Le voici nouvel Aristote d'un nouvel Alexandre, avant de devenir une fois pape, le nouveau Silvestre d'un nouveau Constantin. En faisant miroiter les facettes de son érudition et de son habileté dialectique, Gerbert sert donc Otton comme il se sert lui-même ». Ce souci littéraire de fin de carrière, cette redécouverte des antiques par celui qui est resté comme le passeur des « mathématiques » catalanes, témoigne certes à la fois d'un humanisme personnel voire individuel et du souci propédeutique de mieux dégager le bagage culturel indispensable à l'étudiant qu'offre la fréquentation des antiques, ainsi que l'a brillamment démontré Patrizia Stopazzi, mais aussi révèle cette ambition politique, trouvant dans la rencontre de Gerbert et d'Otton et dans cette promotion de l'étude des anciens une indéniable source de légitimité romaine, c'est-à-dire à la fois impériale et pontificale. En tout cas, tous s'accordent désormais à voir dans ce texte un jalon et un témoignage historique de l'émergence de la *disputatio* dans l'enseignement occidental, à l'exacte charnière entre renaissance carolingienne et ses discussions académiques et courtoises et l'âge scolastique du *quodlibet* des universités urbaines européennes.

Indépendamment de cela, concernant sa réception médiévale, la tradition manuscrite de ce traité demeure restreinte. Elle est toutefois augmentée, grâce au signalement d'un exemplaire en provenance du Mont-Saint-Michel (cf. Avranches, bibl. mun., 88 sec. II, voir p. 52) par apport à l'état précédemment fourni dans la notice dédiée du *Clavis Scriptorum Latonorum Medii Aevii* par Marie-Hélène Jullien. Aucun n'est toutefois antérieur au XI<sup>e</sup> s., et rapidement le texte ne semble plus recopié et diffusé après la seconde moitié du XII<sup>e</sup> s. (p. 50). L'histoire de l'édition de ce texte est rapidement faite. Elle fut d'abord engagée par Jean Mabillon, qui l'attribuait à l'évêque homonyme d'Augsbourg, jusqu'à celle d'Alexandre Ollieris de 1867, et entre-temps de multiples traductions, intégrales en italien et partielles en français. L'éditrice a choisi d'identifier les manuscrits par une lettre de l'alphabet (A, B, C, D...) de façon arbitraire selon l'ordre alphabétique de leur ville de conservation. Elle distingue ensuite, en se basant sur une étude des variantes des leçons

au besoin prolongée par celle de la corruption des schémas joints au texte, deux familles principales et deux sous-familles séquentes ( $\alpha$  et  $\gamma$ , puis  $\beta$  et  $\delta$ ; voir le *stemma codicum*, p. 168) qui, outre variantes et caractères internes, appartiennent à deux types de *codices* bien distincts par leur physionomie, à savoir d'un côté, des « manuels » de *trivium* de circulation plutôt scolaire et annotés, assez contemporains et étant probablement le fait d'épignes et disciples du savant au sein de centres scolaires, puis de l'autre, par un canal plus officiel et prestigieux (famille  $\beta$  et sous-famille  $\delta$ ), un peu postérieur et de conservation plus germanique. Ainsi l'éditrice a très sagement privilégié pour son édition le ms. E de la famille  $\alpha$ , ayant notamment appartenu à Hartwick, abbé de Sankt-Emmeram, élève de Fulbert, lui-même élève de Gerbert. En justifiant clairement ses choix ecdotiques avec un constant souci de l'état de la phonétique, des usages de la ponctuation, l'éditrice a regroupé dans l'*apparatus*, autant que cela s'avère possible, les variantes principales et significatives par famille. Le texte reprend la division en paragraphe proposée depuis l'édition du XVIII<sup>e</sup> s. de Bernard Pez, mais amplifiée d'une numérotation interne à chaque chapitre pour les besoins des renvois à l'*apparatus*, où toutes les notes marginales et gloses contemporaines ou postérieures collationnées sur les manuscrits sont reportées. Enfin, l'éditrice a préféré renvoyer le lecteur à l'édition aux MGH de Karl Strecker du petit *versus* attribué à Gerbert et accompagnant le traité mais connu uniquement par un seul manuscrit (München Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14735, f<sup>o</sup> 48r<sup>o</sup>).

Sans s'arrêter davantage sur quelques menus coquilles ou distractions (Jacques Havet pour Julien Havet p. ex.), quiconque s'intéresse à la figure fondatrice de Gerbert/Sylvestre II en particulier ou à l'histoire intellectuelle de l'Occident médiéval en général, se trouve désormais être redevable à P. Stoppacci pour cette photographie précise et érudite de l'état de l'art. La *Clavis gerbertiana*, en satisfaisant complètement aux exigences formelles académiques les plus rigoureuses, offre et concentre toute la chair du fruit d'un énorme et patient travail documentaire sur Gerbert et son œuvre pour le mettre à l'entière disposition de la communauté scientifique. Porte d'entrée désormais indispensable pour l'étude de ce savant, au-delà d'un instrument exact et fort pratique, ce volume est aussi l'occasion d'une réédition à grands frais et destinée à faire référence d'un texte historique important, ainsi que l'occasion d'une étude novatrice sur l'itinéraire d'un savant que l'on pensait déjà connu. Cette contribution importante au

vaste et inspirant projet du CALMA est pour toutes ces raisons une nouvelle pierre à l'édifice séculaire de la tradition des études humanistes que la collection propose d'entretenir et de prolonger et dont il convient d'applaudir la réalisation.

Jean BERGER.

Eugenio Susi, *Santi, Porti e Reliquie. Agiografia e culto lungo la costa tirrenica nell'alto medioevo*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo (Uomini e Mondi Medievali, 50), 2016.

L'ouvrage d'Eugenio Susi est un recueil de sept articles parus antérieurement et difficilement trouvable pour des chercheurs n'ayant pas accès à une bibliographie essentiellement locale, centrée sur l'Italie centrale. En partie réécrites pour l'occasion, ces études explorent des dossiers hagiographiques qui ont un rapport avec la mer Tyrrhénienne. Ce choix justifie le titre de ce livre d'une très grande cohérence. Celle-ci tient toutefois moins à une exploration systématique du rapport entre les saints, les ports et les reliques qu'à une étude de quelques textes relatifs à des saints italiens dont l'« épice centre culturel » se situe le long de la côte Tyrrhénienne durant le Moyen Âge et, contrairement à ce que le titre pourrait faire croire, une partie de l'époque moderne.

Au-delà des apports indéniables que ces travaux apportent à la connaissance de dossiers épineux pour les spécialistes italiens, ils offrent un modèle pour tous ceux qui douteraient de l'intérêt qu'il y a à s'attacher à ce qui constitue finalement la part la plus abondante de la culture hagiographique médiévale : les saints anciens, dont les histoires renvoient sinon aux origines du christianisme, du moins ont pour cadre l'évangélisation et les premiers temps de l'organisation de la vie ecclésiastique, à une période où les chrétiens sont présentés comme minoritaires et menacés. Ce sont ces saints qui, plus que tout autre peuplent les manuscrits hagiographiques et liturgiques, comme les dédicaces d'église ou les hagio-toponymes sur la longue durée du millénaire médiéval. Martyrs et aventuriers, évangélisateurs et fondateurs, ils cristallisent sur leur souvenir un grand nombre de relations sociales.

Disons-le d'emblée, les récits qui vantent leurs exploits sont souvent incohérents, chronologiquement absurdes, parfois incompréhensibles, flous ou répétitifs. Ils peuvent être aussi drôles ou dramatiques. Bref, l'hagiographie est une littérature. Pour toutes ces raisons, trop grossièrement énumérées, ces textes sont souvent peu utiles dans la perspective restreinte de